

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 19 septembre 1908. Thermomètre de E. Claudel, Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton, 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Le mystérieux Jud. — Les causes célèbres. Une Fête chez les Rapins. L'Aubade. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. La Sacrifice. Le Bivalve. Cuisine.

LE

Scandale Foraker.

Les républicains ne voient, certes, pas d'un bon œil les ovations dont M. William J. Bryan, candidat du parti démocrate à la présidence des Etats-Unis, est l'objet dans l'Est, particulièrement à New York où il est depuis quelques jours. Avant hier, dans une des plus vastes salles de la métropole et sous les auspices de la société politique de Tammany, il a traité une fois de plus la question des traités, et la multitude qui l'écouait l'a acclamé comme rarement homme public l'a été.

sevent comment résister au flot qui monte et menace de les submerger. Leurs leaders déclarent qu'ils vont répondre aux arguments de M. Bryan; que le président Roosevelt lui-même va se jeter dans l'arène, que le comité national va redoubler d'activité, mais ils auront beau faire, ils ne réussissent pas, car l'essor est donné et il ne s'arrêtera qu'un jour de l'élection.

Les républicains éprouvent du reste de sérieux ennemis dans le sein même de leur parti, où l'accord est loin de régner et où, surtout, vient d'éclater un scandale qui aura un grand retentissement et leur sera indubitablement très préjudiciable. Il a été prouvé, en effet, par M. W. R. Hearst, chef du nouveau parti dit des Indépendants, que M. J. B. Forsker, représentant de l'Ohio au Sénat des Etats-Unis, l'un des hommes les plus en vue du parti républicain, qui a même été mentionné il y a quelques mois comme une possibilité présidentielle, avait été à une époque à la solde de la Standard Oil Company pour empêcher, par son influence, le vote de certains projets de loi par le Congrès.

M. Hearst a lui-même reconnu qu'il avait touché de l'argent de ce trust, essayant de pallier son crime en disant que c'était en qualité d'avocat.

Mais il n'a convaincu personne, pas même ses anciens amis politiques qui lui tournent maintenant le dos. M. Taft, le candidat du parti à la présidence, tout le premier. MM. Taft et Forsker devaient prendre la parole la semaine prochaine à une réunion de la Ligue Nationale des Clubs Républicains à New York, mais le programme a été changé, et M. Forsker s'abstiendra de paraître. Et M. Taft serait probablement très ennuyé si quelques mauvais plaisants lui demandaient des explications sur l'absence du sénateur de l'Ohio.

La chance semble tourner contre les républicains; voici qu'un moment où la popularité du candidat démocrate augmente dans des proportions qui les surprennent et les déconcertent, l'un des leurs, et l'un des plus célèbres parmi eux, est publiquement dénoncé comme un concussionnaire.

Le commerce des animaux. Wilhelm Hagenbeck, fils du fameux Hagenbeck de Hambourg, a publié un article sur la "Bourse de bêtes sauvages" dans la "Berliner Tagblatt", qui donne quelques informations assez intéressantes. Hagenbeck nous raconte qu'il n'y a plus en Europe de maison qui fasse le commerce des fauves. Son père lui-même a abandonné ce négoce qui a fait connaître son nom dans tous les pays. Tant que la curiosité du public s'est satisfaite de regarder simplement les bêtes sauvages enfermées dans les cages des ménageries et des jardins zoologiques, les ventes et les tentatives de Hagenbeck pour le recrutement de ses bêtes étaient nécessaires et lucratives. Il faisait des expéditions au pôle Nord, dans l'île de Ceylan, dans les jungles des Indes, en Afrique; la dernière qu'il entreprit il y a quelques années en Abyssinie coûta 95,000 fr., et il rapporta comme cadeau de Négus Méné-

lik, vingt-cinq lions. Mais depuis, le goût du public a changé. De même qu'un cirque, on ne se contente plus d'admirer les chevaux pour leurs mérites sportifs, mais qu'on veut voir une pantomime ou quelque autre exercice compliqué, de même on demande que les bêtes sauvages soient apprivoisées, dressées. Hagenbeck a répondu à ces exigences, en "faisant grand" comme toujours. En même temps que les procédés commerciaux changent, les communications sont devenues plus fréquentes et plus rapides; on n'a plus besoin d'organiser des expéditions pour se procurer des fauves; aujourd'hui, quand on en a besoin, on télégraphie tout simplement à telle ou telle maison d'Afrique ou d'Asie, qui envoie le fauve contre remboursement. Les lignes de navigation en profitent. Chaque bête a sa taxe de transport; le passage d'un jeune ours blanc coûte 125 fr., celui d'un lion 500 fr. Aussi les indigènes connaissent-ils au plus juste la valeur de leurs fauves. On paye un jeune lion près de 4,000 fr., un plus âgé plus de 6,000 fr. Un tigre de trois ans vaut à peu près 10,000 fr.

L'ANNEAU PERDU ET LE FEU GREGEOIS.

Un Anglais vient de retrouver sa bague dans des circonstances presque aussi singulières que Po yocate.

En 1900, M. Septimus H. Hedley, se baignant à Whitbarn, à deux milles de Sunderland, sur la côte anglaise, laisse tomber à la mer un anneau d'or auquel il tenait beaucoup. C'était un souvenir de sa fille morte. Le lieu où il avait fait cette perte lui interdisait tout espoir de retrouver sa bague. Huit années passèrent.

Il y a quelques jours, un jeune homme trouva, en se promenant sur la plage de Whitbarn, une bague qui semblait avoir été rejetée par la mer; il la vendit. La personne qui l'avait achetée y ayant lu l'inscription suivante: "Greta H. Hedley", mit une annonce dans les journaux et le trouva ainsi le véritable propriétaire.

Qu'il y a de plus curieux, c'est que la bague fut rejetée sur la plage exactement en face de l'endroit où elle avait été perdue.

On a retrouvé, encore, quelque chose de moins innocent que l'anneau de M. Hedley: c'est le secret du feu grégeois.

"Un ange, raconte Constantin VII, fit au premier empereur chrétien Constantin, le don admirable du feu liquide, qui porte sur les eaux la mort aux ennemis." Il semble au moins certain que les empereurs byzantins se servaient de ce feu, dont la propriété principale était de s'enflammer au contact de l'eau, depuis l'an 678. Après un long oubli, le secret du feu grégeois vient d'être retrouvé, comme le rapporte la "Gazette de Francfort", par l'ingénieur R. Fiedler, de Berlin. Sa composition, sur le désir des autorités militaires, n'a pas été divulguée. L'expérience fondamentale de M. Fiedler est celle-ci: dans un récipient émaillé, qui contient le liquide en question, il fait arriver un filet d'eau; aussitôt, jaillissent de grandes flammes, et une épaisse fumée se répand avec une odeur de pétrole. L'Empereur a été si surpris de ces résultats, qu'il ne se lasse point de les constater. Il a

fait renouveler cinq fois les expériences sous ses yeux, et on les a exécutées à Sans Souci, dans un goût théâtral. Dans un tuyau vertical, au centre d'un bassin, on a refoulé le liquide inventé par M. Fiedler, de façon à obtenir une gerbe ascendante, pareille à celle des jets d'eau. Quand les gouttes de cette gerbe, en retombant, sont entrées en contact avec l'eau du bassin, elles se sont enflammées, encadrant de feu la surface et s'y répandant de façon qu'elle a été bientôt toute embrasée. — On pense déjà à utiliser le nouveau produit pour la défense des ports et des côtes, ainsi que pour la destruction des ponts et des pilotes. Venise serait au besoin assésée en quelques instants par M. Fiedler. Un prix de 1,000 marks est proposé à qui étendra ces incendies allumés par l'eau.

Ce que ne rappellent pas la "Gazette de Francfort", ni les "Débats", auxquels nous empruntons le résumé de cette nouvelle, c'est que le secret du feu grégeois fut retrouvé déjà au dix-huitième siècle et offert à Louis XV. Le Roi, après expériences, effrayé des ravages que devait produire ce feu, et malgré la supériorité énorme qui devait résulter pour la marine française de son emploi, refusa par humanité d'en bénéficier. Il fit donner une bonne pension à l'inventeur, avec défense absolue de révéler son secret, qui périt avec lui.

CONTES TURCS.

L'attention est tournée vers la Turquie. La conquête des droits politiques va-t-elle faire oublier aux Turcs leurs vieux contes, si nombreux, et qu'ils aiment tant à entendre.

Il est curieux de constater que certains de ces contes ressemblent beaucoup, par leur malice, à nos anciens fables. D'autres, volontiers mystiques, ont, bien que musulmans, la grâce poétique de la Légende d'Or.

Singulier Prêt.

Un homme demanda un jour à Thammah ben Achras de lui prêter de l'argent et de lui donner un délai pour le remboursement. — Voilà deux choses, dit Thammah, je t'accorde l'une d'elles. J'y consens. — Eh bien, je te donne le délai et je ne te prête rien.

La Poule surprenante

Quelqu'un invita Djoh' chez lui et lui présenta une poule. Il mangea la sauce, mais ne put rien contre la chair tant elle était dure. L'homme l'invita de nouveau pour le lendemain. Il mangea encore la sauce sans pouvoir entamer la chair. Alors il la prit, la mit du côté de la qiblah et se leva pour prier sur elle. Le maître de la maison lui demanda: Que fais-tu là? — Je prie sur cette chair, c'est celle d'un saint car elle est entrée deux fois dans le feu sans qu'il y laissât des traces.

Le vilain mire.

Nous tenons d'Abou Moh'amed el Kachchab en Nah'oum l'histoire suivante: Un tisserand passa un jour près d'un médecin et le vit prescrire à l'un des tisserands, à l'autre d'un romarin. Il se dit: Qui est-ce qui ne ferait pas aussi bien que lui? Il revint chez lui et dit à sa femme: Fais-moi un grand turban. — Eh bien, dit-elle, que t'est-il arrivé? — Je veux être médecin. — Garde l'en bien! tu tueras les gens et on te tuera. Il reprit: Il faut absolument. Il sortit le premier jour et s'assit, donnant des ordonnances aux gens. Il récolta plusieurs carats et dit à sa femme: Autrefois je gagnais chaque



LOUIS JAMES, AU TULANE.

jour un grain (quart d'on carat), regarde ce qui m'est revenu. — N'agis pas ainsi, dit-elle. — Il répondit: Il le faut absolument. Le second jour, une serrante passa, elle dit à sa maîtresse, qui était extrêmement malade: Veux-tu que ce nouveau médecin te soigne? Envoie-le chercher. — Il arriva, et précisément à ce moment, la maladie de la femme était à sa fin et elle ne ressentait plus que de la faiblesse. Qu'on apporte une poule cuite, dit-il. On la lui apporta; elle mangea, se trouva fortifiée et se leva. Le sultan en fut informé: On lui amena l'homme à qui il se plaignait d'une maladie dont il souffrait. L'autre lui présenta quelques choses qui lui fit du bien. Des gens qui connaissent ont tisserand se réunirent auprès du sultan et lui dirent: C'est un tisserand qui ne sait rien. — Cependant, dit le prince, j'ai été guéri par ses soins, de même cette jeune femme; je n'admets pas ce que vous dites. — Mena-le à l'épreuve par des questions, répliquèrent-ils. — Faites-le. Alors ils lui posèrent des questions et l'interrogèrent. — Le tisserand répliqua: Si je réponds à ces questions, vous n'en connaissez pas la réponse, car il n'y a qu'un médecin qui la sache, mais n'avez-vous pas un hôpital? — Oui. — N'y a-t-il pas là des malades depuis longtemps? — Oui. — Eh bien; je les soignerai jusqu'à ce qu'en une heure chacun se lève en bonne santé; y a-t-il une preuve de ma science plus forte que cela? — Non. — Alors il alla à la porte de l'hôpital et dit: Que personne n'entre avec moi. Il entra seul, n'ayant avec lui que le gardien de l'hôpital à qui il dit: Par Dieu si tu racontes ce que je ferai, je te tuerai en croix, et si tu te tais, je t'enrichirai. — L'autre répondit: Je ne parlerai pas. Il fit jurer par la réputation, puis il dit: Tu as de l'huile dans ce hôpital? — Oui. — Apporte-le. Il lui en apporta une grande quantité, qu'il versa dans un grand chaudron, puis il alluma du feu dessous. Quand elle fut bouillante, il appria tous les ma-

lades et dit à l'un d'eux: Pour guérir ta maladie, il faut descendre dans ce chaudron, et t'asseoir dans l'huile. L'autre s'écria: Que Dieu m'assiste! — Il le faut absolument. — Je suis guéri, car je n'avais plus qu'un peu mal à la tête. — Qu'est-ce qui te fait rester à l'hôpital, puisque tu es guéri? — Rien. — Sois et annonce-le. L'homme sortit en courant et dit: Je suis guéri par l'habileté de ce médecin. Celui-ci passa à un autre, et lui dit: Il faut, pour guérir la maladie que te t'assole dans cette huile. — L'autre s'écria: Mon Dieu! Mon Dieu! je suis en bonne santé — Il le faut absolument. — Ne le fais pas, car depuis hier je voulais sortir. — Et tu es guéri, sois et annonce aux gens que tu es en bonne santé. Il sortit en courant et dit: Je suis guéri par la bénédiction du médecin. Il ne cessa de prescrire ce remède, jusqu'à ce que tous fussent partis en lui en remerciant grâce.

qui fut l'élève d'Ysaïe; de Lavigne et Leonard, des comiques étourdissants, de Bass et Scott, des danseurs de ballet.

TULANE.

Le fameux artiste Louis James parut ce soir au Tulane dans "Peer Gyn", le drame grandiose de Henrik Ibsen. Cette œuvre, d'une haute philosophie, est en même temps très poétique, très descriptive et très dramatique. Elle intéressera indubitablement notre public, qui ira en foule le voir jouer par Louis James et sa troupe de quatre vingt artistes. La pièce est en cinq actes et montre le héros depuis sa jeunesse jusqu'à la sénilité. Ce rôle écrasant et l'un des plus extraordinaires est tenu avec un talent et une maîtrise incomparables par M. Louis James. Jamais, d'après les critiques qui l'ont vu dans ce personnage, il n'a été vu plus de verve et d'habileté. Il est en outre, très heureusement secondé

THEATRES. ORPHEUM.

La huitième saison de vaudeville moderne l'ouvre demain soir à l'Orpheum, et pour cette occasion la direction a préparé un programme hors de pair. En tête se trouvent Felice Morris et sa troupe qui jouent une très intéressante saynète de Francis Wilson: "The Old, Old Story". Felice Morris est la fille du célèbre artiste Félix Morris. Elle est jeune, habile et est déjà classée en bon rang.

Les autres numéros sont ceux de Stryon, des contorsionnistes extraordinaires qui ont obtenu récemment un succès fou en Europe; de Billy Gaston et Ethel Green, à la fois comédiens et chanteurs, qui, dit-on, font merveille dans un charmant petit vaudeville intitulé "Spooky"; de cadets de Gascogne, trois chanteurs et une chanteuse admirablement doués; de Naxette, une jeune multi-talente extraodinaire

CRESCENT.

La pièce que donne le Crescent à partir de ce soir, "Lena Rivers", n'est pas nouvelle, puisqu'elle a été écrite par Mary J. Holmes avant la guerre civile, mais elle n'en est pas moins des plus récentes, et une des plus intéressantes qu'il y ait actuellement au répertoire. Cette œuvre a eu une grande influence sur les esprits à son apparition, et depuis lors elle est restée populaire.

L'auteur n'y traite pas la question de l'esclavage, si ce n'est incidemment, mais la différence entre la population du nord et celle du sud y est nettement accusée. La sympathie de Mme Holmes, qui était yankee, va naturellement aux siens, mais elle sait être impartiale pour les gens du sud. C'est Mrs. Booth Paynter qui tient le rôle principal de "Lena Rivers", et elle a des partenaires



SCENE DE "LENA RIVERS", AU CRESCENT.

de consentir l'homme de loi qui l'avait guidée dans le labyrinthe de cette procédure difficile. D'habitude on fut de son avis. L'opération pouvait être entamée de nuit, car il ne devait pas être difficile de faire établir que la paralysie du comte avait eu des débuts pendant lesquels le raisonnement et la lucidité d'esprit avaient dû être atteints. Il est des paralytiques qui parcourent certaines phases de leur maladie sans agitation, chez lesquels l'intelligence s'abaisse insensiblement, sans délire, chez qui la motilité s'affaiblit sans grand désordre général. Ces malades vivent avec toutes les apparences de la lucidité. Leur état est quelquefois difficile à caractériser. Le bégayement et le manque absolu de paroles peuvent n'arriver que très tard. Et lorsque des doutes, même sur l'état du malade, ne se sont pas encore élevés, lorsqu'un diagnostic serait encore incertain, ce sont les accidents brusques, comme l'apoplexie de Croix-Vitré qui viennent dissiper tardivement les incertitudes. Alors que le comte paraissait seulement affaibli, déjà il était frappé de paralysie dont quelques symptômes seraient peut-être observés, à cette époque, par des médecins clairvoyants. Telle était la pensée de Dufourneau. Et cela répondait trop bien aux intérêts de Nathalie pour

qu'elle tentât d'y répondre — autrement que par son approbation entière. Il fut dit que Dufourneau s'appuyait, en cela, sur des observations médicales fréquentes. Il n'est pas rare, en effet, de voir les débuts de cette maladie rester assez peu caractérisés pour échapper, pendant plus ou moins de temps, à la sagacité des hommes de science. Et c'est pendant cette période d'incertitude que certains malades font sous l'action d'un délire ou d'un affaiblissement intellectuel qui ne se traduit pas assez pour qu'on le reconnaisse, des spéculations raisonnées pour leur famille, ou même des actions déraisonnables. — De telle sorte, disait Nathalie frémissante, qu'il est possible que mon frère ait dilapidé, distribué complètement, perdu, en un instant, les valeurs dont les banques avaient reçu le dépôt? — Fort possible, en effet, dit Dufourneau avec flegme. — Sans recourir contre elles? — Sans recourir. Et la somme est-elle considérable? — Mon frère avait là une réserve de près d'un million. — Diable! cela vaut la peine qu'on s'en occupe. Mais vous n'avez pas envisagé une autre éventualité, d'ailleurs fort naturelle? — Laquelle? — C'est que votre frère a pu arbitrer les valeurs contre d'au-

tres plus faciles à négocier, et qu'il voulait tenir celles-ci sous sa main, à sa disposition. Ne m'avez-vous pas dit, vous-même, que la fortune mobilière de M. de Croix-Vitré ne consistait pas seulement dans ce dépôt? — J'en suis d'autant plus certaine que pendant longtemps, c'est moi que mon frère a chargée de toucher les coupons de valeurs enfermées dans le coffre-fort de son cabinet de travail. — Importants, ces coupons? — Quarante à cinquante mille francs de rentes. — Plus de doute: la fortune de deux banques a dû venir rejoindre celle du coffre-fort. — Dans quel but? — Je l'ignore. N'oubliez pas ce que je vous disais tout à l'heure. La paralysie du comte et la perte de ses facilités ne datent pas selon toute probabilité, du jour où la comtesse s'est tuée au Sant du Pic. — A quelle fièvre obsédante il en agissait ainsi. — On ne peut expliquer les idées qui passent dans le cerveau d'un fou. — A vouloir les expliquer on deviendrait fou soi-même. — Veuillez donc prendre toutes les mesures légales pour faire ouvrir le coffre-fort. — Le plus tôt possible. — Et en sera plus simple. Une dizaine de jours après, en effet, les notaires de Croix-Vitré, assistés de juges de paix, entraient à Roanmont. On avait

fait venir deux ouvriers de Paris attachés à la maison où le comte avait acheté son coffre-fort. Le secret du chiffre n'étant pas connu, il fallait forcer la serrure et nul autre que ces habiles ouvriers n'y serait parvenu. Cette opération, du reste fut délicate, dura longtemps. Nathalie y assistait avec ses deux fils. Tous trois, ils dégringolaient leur émotion profonde, sous un sourire d'emprunt et une indifférence affectée. — On leur parlait, ils n'entendaient pas, ne répondaient pas. Leurs dents, serrées comme en convulsion, ne pouvaient laisser échapper aucune parole et leurs mains étaient moles. Ardemment, ils considéraient ce meuble inerte, ce meuble menaçant, ce meuble de fonte, contre lequel des hommes, en silence, s'acharnaient. Quel secret allait-il enfin livrer? A plusieurs reprises, profitant de ce que personne ne faisait attention à eux, les deux frères s'es-suyaient le front, tout humide d'une sueur d'angoisse et de convulsion. Le grincement des limes, des clefs dans la serrure, les petits claquements des chiffres tournés et retournés sans cesse, tout cela rebondissait sur ces trois coeurs, tout cela y résonnait avec une souffrance aiguë. Même, Laurent et Michel durent sortir et se promenaient dans le jardin,

sans échanger un mot. Nathalie, seule, dure à la peine, resta, patiente comme une bête fauve, l'œil sur l'armoire de fer. Il se passa ainsi près de deux heures. Deux heures de tortures pour la veuve. Enfin, l'un des ouvriers murmura: — Je crois que nous y arrivons. — Oui, dit l'autre, maintenant ça ne tardera plus. Les deux frères venaient de rentrer. Ils entendirent, prirent une chaise, y tombèrent, tremblants. Il y eut encore deux ou trois déclarations, puis tout à coup, comme sous l'action d'un ressort mystérieux, la lourde porte s'ébranla. Le coffre-fort était ouvert. — Ça y est, monsieur le juge de paix, dirent les ouvriers. Et, ramassant leurs outils, ils s'éloignèrent tranquillement, sans plus s'occuper de ce qui allait se passer. Ces choses-là ne les regardaient pas. Nathalie et ses fils se dressèrent, automatiques. Ces trois coeurs, pendant un moment, cessèrent vraiment de battre, sous le coup d'une émotion terrible. Le juge de paix s'approcha du coffre-fort. Il n'avait que trois pas à faire pour l'atteindre. Et il parut qu'il mettait un siècle à faire ce trajet. Il tendit le bras et ouvrit complètement la lourde porte.

Il l'ouvrit sur les ombres silencieuses dans lesquelles le comte de Croix-Vitré avait renfermé une partie de sa fortune. Et l'ayant ouverte, il se retourna vers les notaires, vers Nathalie, vers Laurent, vers Michel. Il ne souriait pas. Il n'était pas ému. — Je ne vois rien dans le coffre-fort. Il est absolument vide. Puis, allant s'asseoir dans un coin, où il avait avisé une table, il y rédigea son procès-verbal, paisible et froid. Alors, Nathalie sortit en chancelant, soutenue par ses deux fils. Elle étouffait.

VI

LA CONQUÊTE DE GERMAINE Depuis son retour de Suisse, Germaine avait repris ses vieilles habitudes au Moulin Joli. Elle s'occupait, comme autrefois, de ses affaires. On la voyait, souvent, soit à cheval, soit en voiture, par les chemins de la forêt qui aboutissaient aux fermes, aux hameaux, aux villages perdus au loin, ou par la grande route de Lestre à Rembrement. Jamais le moulin n'avait été plus actif. Et mais la jeunesse n'avait été plus jolies. Jadis, sur ses lèvres s'épanouissaient et fleurissaient des sourires appaisés à tout propos. Maintenant, les lèvres ou-

blaient de sourire et les yeux, toujours, restaient sombres. Ce fut tous les changements qu'on remarqua en elle. Les drames atroces qui avaient bouleversé son existence restèrent inconnus. Elle garda pour elle, mystérieusement, le souvenir de l'abandon de Christian Fontenailles, et pour elle, surtout, l'horrible nuit de l'auberge, ce cachemir. — Nul ne soupçonna les ferment de haine amassés dans ce cœur; mais ses nuits étaient sans sommeil. Au Moulin Joli, seule et retirée, on eût dit qu'elle avait oublié la rencontre de deux frères ou que, du moins, elle n'attachait aucune importance à ces relations passagères. Elle ne fit pas de tentative pour les revoir. Ce fut, certes elle, parti pris, et avec la certitude que tous deux viendraient bientôt sans qu'elle eût besoin de leur faire la moindre avance. Elle connaissait le pouvoir de sa beauté sur eux et combien elle dominait ces natures incultes, primitives et brutales. Elle ne se trompait pas. Pendant que Nathalie entamaient contre son frère, la longue procédure qui devait aboutir à l'interdiction, Michel et Laurent recherchaient la jeune fille et toutes les occasions de la voir et de se rapprocher d'elle. Oh! ce ne fut pas un problème difficile à résoudre. La nuit à dimanche prochain.